

Mylaine Demers. *Mon père, je m'accuse.* Vanier (Ontario): L'Interligne, 1996. 160 pages.

Vive la canadienne

Un abominable péché menace la tranquillité de la petite municipalité de Hawkesbury dans les années quarante. Maria Comtois, adolescente, se donne à Laurient, avec des résultats aussi prévisibles que la pluie en automne. Forcée de céder aux pressions morales, Maria s'éclipse, le temps d'une gestation dont on lui arrache des bras le fruit le plus précieux : une enfant prénommée Élisabeth. Une dizaine d'années s'écoulent entre l'adoption de l'enfant par une voisine qui, mourante d'un cancer, la rend à sa mère légitime.

Sous prétexte de faire oeuvre de roman historique, *Mon père, je m'accuse*, de Mylaine Demers, est au mieux un mélodrame larmoyant qui épuise les sanglots de ses personnages féminins jusqu'à la dernière goutte. Suffit-il de dépeindre tous les hommes en êtres aux épaules larges et robustes, égoïste, menteurs, avarés, hypocrites, infidèles ou curés, et toutes les femmes en bonnes chrétiennes, coupables, besogneuses, soumises, con-

solatrices ou pleurnicheuses, pour reconstituer la réalité d'une époque donnée, fut-elle sise en Ontario français? En temps de guerre comme en temps de paix, l'in vraisemblance de ce roman n'offre rien d'autre en pâtures.

Le drame de Maria pourra émouvoir le jeune public, peut-être plus réceptif que l'adulte à une narration qui multiplie lourdeurs et évidences telles «De grosses larmes remplirent alors ses yeux plissés par les difficultés de l'existence humaine» (p. 18), «Parfois une dépression précède une guerre» (p. 34), ou «Lorsqu'on apprend qu'il nous reste seulement quelques mois à vivre, notre vie est totalement bouleversée» (p. 125). Encore là, le temps répare décidément trop de choses dans ce roman pour se mériter l'émotion complice du lecteur.

Ce qui aurait pu s'orienter vers une analyse approfondie des rapports père-fille en période de crise, à une époque où triomphe, on le sait, un certain ordre moral, tourne aux clichés revanchards sur l'autorité parentale, sur le devoir, et au «happy ending.» Bien mince consolation.

Louis Bélanger

Université du Nouveau-Brunswick, Saint Jean